



Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

4 | 1999
Varia

La « science catholique » chronique d'une mort imprévue

François Laplanche



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/3692>

ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 1999

Pagination : 69-70

Référence électronique

François Laplanche, « La « science catholique » », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 4 | 1999, mis en ligne le 02 juin 2008, Consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/3692>

LA « SCIENCE CATHOLIQUE » : CHRONIQUE D'UNE MORT IMPREVUE

Le but de mes recherches est de donner une suite au livre paru en 1994 aux éditions Albin Michel, sous le titre *La Bible en France entre mythe et critique*. Ce livre étudiait la naissance de la « science catholique », dans le sillage de Lamennais. Ce livre-ci s'interroge sur la mort possible et imprévisible de cette science. La période découpée se situe du début du siècle (crise moderniste) aux années 1970, qui ont vu paraître plusieurs ouvrages marquant une sorte de pause dans l'enquête sur les origines chrétiennes (le volume de Marcel Simon, *La civilisation de l'antiquité et le christianisme*, paru aux éditions Arthaud en 1992, constitue le bilan de ce que pour l'époque, il est raisonnable d'énoncer). Dans la première moitié du siècle, trois camps se trouvent en présence : celui des historiens universitaires (Loisy, Guignebert), qui applique à l'histoire du christianisme les méthodes de l'histoire des religions, notamment le comparatisme ; celui de la « science catholique », représenté par les dominicains de l'École biblique de Jérusalem et les professeurs des Instituts catholiques en France ; celui de l'exégèse protestante française (Goguel, puis bientôt Cullmann). J'ai l'intention d'étudier ultérieurement l'apport de la science juive française à ces débats (Isidore Lévy). Avant la Seconde guerre mondiale, Bultmann n'est pas traduit en France et l'école des formes n'est pas bien reçue. En janvier 1990, j'avais surtout étudié la polémique Loisy/Lagrange, ce qui m'avait conduit à donner deux conférences à l'École biblique. Dans une communication donnée au séminaire du professeur Stroumsa, à l'université hébraïque, j'avais étudié l'histoire d'Israël présentée par Renan.

Le résultat de ces recherches illustre le fait que, pour les historiens, l'histoire du christianisme primitif tend à une reconstruction des origines qui, comme pour toute religion et peut-être toute nation, donne au passé les couleurs du présent : dans le cas, la confession de foi chrétienne modèle le récit évangélique, comme la foi monothéiste modèle le récit des origines israélites. Cependant, les historiens mentionnés plus haut rejetaient avec dédain l'opinion des mythologues, soutenant la non-existence de Jésus. Il fallait tout de même une étincelle, selon le mot de Nietzsche, pour allumer le feu de la foi chrétienne. Le désaccord entre l'histoire universitaire et les défenseurs du christianisme tenait à l'importance de l'étincelle. Les

protestants, tout en admettant la forte empreinte de la communauté sur le récit évangélique, ne voyaient pas pourquoi refuser à Jésus la conscience de son rôle messianique. Les catholiques, assez réticents devant les audaces de l'histoire de la littérature néotestamentaire, tenaient à l'historicité des déclarations de Jésus sur son origine divine. Ces controverses ont été très vives de 1900 à 1940. Je cherche à les replacer dans les débats relatifs à l'histoire générale des religions, lieu d'affrontements entre la méthode historique et la méthode comparative.

En janvier 1999, mes recherches ont porté sur la deuxième partie de la période (1940-1970). J'en ai déterminé le plan grâce à la très importante collection de revues bibliques consultable à l'École biblique. En effet, les comptes-rendus d'ouvrages permettent de mesurer la réception des nouvelles théories et d'observer les « tirs croisés » qui se produisent d'une école scientifique à l'autre. Diverses pistes se dessinent alors : la réception de Bultmann en France et l'attention portée à l'école des formes ; le retour à l'histoire de l'impulsion de l'exégète anglaise et des post-bultmaniens allemands ; l'entrée des exégètes catholiques dans le débat historique et littéraire concernant les livres du Nouveau Testament, grâce à la liberté acquise par les élargissements de l'encyclique *Divino afflante* (1943), confirmée par le concile Vatican II. La difficulté constituée par la non-accessibilité des archives de la Commission biblique pontificale peut être contournée en partie à Jérusalem par le recours à la tradition orale et à la correspondance de Lagrange (pour la période de fondation, 1902). Le film des événements permet-il de conclure à la fin de la « science catholique » en tant que séparée ? C'est le point à examiner, ainsi que l'entrée en scène, de plus en plus importante, de la science juive des origines chrétiennes. Ces débats, comme pour la première partie, seront à replacer dans le cadre général de l'histoire des religions, qui, à première vue, se fragmente beaucoup plus que dans la première moitié du siècle (disparition de la chaire d'histoire des religions au Collège de France avec la mort de Baruzi, en 1953.

François Laplanche
Directeur de recherche honoraire